



Ouverture

Je vous remercie d'être venu aussi nombreux pour ce XII rendez-vous de l'Internationale des Forums du Champ Lacanien.

Vous allez entendre parler de l'angoisse pendant 2 jours dans des registres très différents : l'angoisse selon les sexes, dans ses amarrages contemporains, selon les types cliniques, dans sa temporalité, dans ce qu'elle peut avoir de fécond – n'oublions pas le côté positif qu'elle peut avoir - et bien évidemment dans le traitement que la psychanalyse lui réserve.

Dans ces quelques minutes qui me sont données pour l'ouverture je ne dirais que quelques mots sur une actualité qui touche à continent européen.

Sur l'angoisse nous avons des formules canoniques : l'angoisse est *le symptôme-type de tout avènement du réel* disons nous après Lacan. Elle fonctionne comme signal d'un danger pour reprendre Freud. A ce titre de signal, c'est l'affect qui ne trompe pas dans ce qu'il signe le rapport du sujet à l'objet *a*. Cet objet qui cause son désir, assure son plus de jouir et qui se retrouve au fondement de toute intention du sujet.

Comme il ne ment pas sur sa cause, c'est un *hors de doute*. Saisi par cet affect le névrosé répond le plus souvent par une réaction de défense, d'évitement. L'hystérie choisira la dérobade, l'obsessionnel le doute. Mais les deux structures s'arrangent pour éviter ce que l'angoisse a d'*affreuse certitude* comme indice d'un réel.

La dire affreuse cette certitude marque bien ce qu'elle a de repoussant dans la névrose. Différence d'avec la radicale certitude que le sujet psychotique épouse.

Dans l'analyse, l'analysant se doit d'affronter ce qui cause son angoisse. On attend qu'il soit animé d'un désir de savoir. Puisque hors de l'analyse, c'est la pente inverse qui se manifeste. Celle d'un « n'en rien vouloir savoir » sur la jouissance, la sienne propre comme celle de l'Autre.

Lacan le formule au début de son enseignement, en d'autres termes. Il ne parle pas d'avènement du réel, mais énonce que le sujet entouré de toutes sortes de réalités dont certaines sont menaçantes préfère ne pas les prendre au sérieux. Cela lui rend alors possible une existence plus détendue, baignant ainsi dans une *heureuse incertitude*.



Si bien qu'à *l'affreuse certitude* d'un danger menaçant, le sujet choisit de répondre par une *heureuse incertitude*.

Des réalités menaçantes, des avènements du réel, cause de l'angoisse, il y en a de toutes sortes. Il en est un cependant, de réel, qui frappe à notre porte et dont l'avènement s'est déjà produit.

Je me réfère à cette guerre qui s'est installée en Europe.

La guerre nous – les générations arrivées après les années 50 – nous n'y étions plus habitués. Puisque cela fait plus de 70 ans que l'Europe n'avait pas connu de conflits majeurs.

Une telle durée constitue la plus longue période de paix sur notre continent depuis la chute de l'Empire Romain.

Et pendant cette période nous nous sommes assoupis. Je ne parle pas des pays Baltes et de la Pologne qui savaient très bien de quoi le voisin Russe était capable pour l'avoir vécu dans leurs chairs. Eux qui avaient mis en garde, de longue date, les pays dit de la Vieille Europe. Mais ces derniers leurs ont opposé cette heureuse incertitude, préférant parier sur les effets pacificateurs d'une mondialisation que l'on voulait heureuse.

En effet, par l'intrication des liens commerciaux nous pensions être protégés de l'appétit des ogres impérialistes, même s'ils n'ont jamais caché leurs intentions. A l'affreuse certitude de pouvoir se faire bouffer, comme l'annexion de la Crimée l'a montrée, a répondu l'heureuse incertitude incarnée dans la mondialisation heureuse. Et on pensait pouvoir s'en tirer à bon compte en acceptant le fait accompli, mais c'était faire fi des visées profondes de l'agresseur.

Un peu comme à Munich, en 1938, quand en sacrifiant quelques territoires, on s'était cru quitte avec les visées expansionnistes de l'hitlérisme.

Vous me direz que c'est bien sombre comme ouverture pour notre rendez-vous. Mais c'est que le pire n'est jamais certain et la résignation n'est pas de mise.

Car s'affronter à l'angoisse comme affreuse certitude nécessite du courage. Et dans l'analyse il faut bien cette part de courage pour avancer dans sa cure. Sans elle pas moyen de dépasser son propre n'en rien vouloir savoir. Façon de sortir de notre rêverie de candide et s'apercevoir que le désir de l'Autre et la jouissance qu'il vise pourrait nous menacer jusque dans notre existence.

Lacan pouvait dire que dans le champ analytique un progrès avait été obtenu sur cet affect aussi important que l'angoisse. Et que dans les conséquences que le discours de la science ont d'irrespirables, elle était le poumon artificiel. Grâce à quoi on pouvait



trouver ce qu'il faut de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue. J'ajoute celle de l'humanité. C'était une perspective ambitieuse, un pari disait-il, un défi même¹. La suite a montré que cette perspective n'était pas présomptueuse, elle a tenu mais l'actualité nous montre que le défi reste toujours à relever.

Patrick BARILLOT
1 mai 2024

¹ « Le jouir de l'être parlant s'articule », énoncé Lacan à France Culture dans un entretien de 1973, «